

# Juifs et Arabes d'Israël dans un labyrinthe



CINÉMATHEQUE SUISSE

La reporter Yaël (Yuval Scharf, à gauche) et Youssef (Yussuf Abu-Warda, au centre) avec des voisins (Uri Gavriel, Norman Issa), à l'heure du thé.

**> Cinéma** Dans «*Ana Arabia*», Amos Gitai enquête sur la possibilité d'un vivre-ensemble israélien

**> Un film théorique et poétique tourné en un seul plan-séquence**

«Hommagé» cet automne à la Cinémathèque suisse, qui lui consacre une rétrospective intégrale, Amos Gitai, 63 ans et sans conteste

le principal cinéaste d'Israël, avait disparu de nos écrans. Après quatre tentatives à l'insuccès croissant entre 2000 et 2008 (*Kadosh*, *Kippour*, *Free Zone* et *Désengagement*), nos distributeurs avaient jeté l'éponge. Verdict: bon pour les festivals, mais pas pour une exploitation commerciale. Il faut dire que si pour les uns, ses films participent du 7<sup>e</sup> art dans ce qu'il a de plus noble, pour les autres, ils sont simplement d'un ennui mortel. Un clivage qui n'est pas près de se résorber avec *Ana Arabia*, expérience très applaudie en compétition à la Mostra de Venise 2013 et que la Cinémathèque a décidé de distribuer elle-même.

Cinéaste conceptuel, Gitai a en effet décidé de tourner ce film en un seul long plan-séquence. Une gageure – même s'il ne s'agit plus d'une première (voir ci-dessous) – justifiée à ses yeux par le sujet, le délicat vivre-ensemble entre Juifs et

.....  
Même s'il n'apparaît pas follement dense, le film se tient, confirmant le regard singulier d'un cinéaste-architecte  
.....

Arabes en Israël. Quelle meilleure manière de dire la possibilité d'une coexistence pacifique que de les faire déjà cohabiter dans un même plan, sans la moindre coupure? Par contre, pas de quoi captiver ceux qui attendent d'un film une bonne histoire rondement menée, sans rien percevoir de la mise en scène. Car il faut bien avouer que le prétexte est maigre.

Ayant entendu parler d'une rescapée de la Shoah qui avait épousé un Palestinien et était devenue musulmane par amour, le cinéaste en a tiré un de ces scénarios minimalistes dont il a le secret. Soit donc Yaël, une journaliste de Tel-Aviv partie enquêter sur un cas semblable dans un quartier pauvre de Jaffa, la ville voisine. La vieille femme en question est décédée et la journaliste vient voir son mari Youssef. Mais celui-ci ne vit pas seul et deux de leurs enfants, Miriam et Walid, plus une belle-fille juive, Sarah, sans oublier deux voisins arabes vont eux aussi témoigner.

Une certaine désinvolture fait que la jeune reporter – au mieux une stagiaire – ne paraîtra jamais crédible. Elle commence par griffonner quelques notes puis oublie complètement son calepin, ne parlons même pas d'un enregistreur! Quant aux «dialogues», ce sont pour l'essentiel des monologues

(certains tirés d'anciens documentaires de l'auteur!) dans lesquels chacun se lance sans même un salut ou un mot de présentation... Faut-il s'en offusquer? Bien sûr que non. Enfant de la modernité, Gitai a toujours conjugué sa quête du vrai avec une certaine théâtralité, une distanciation devant permettre d'accéder à l'essentiel.

Réussite objective ou effet d'accoutumance, même sans être un inconditionnel, on a cette fois goûté à l'expérience. Il y a un vrai plaisir à se promener en cette fin d'après-midi dans ce dédale de passages, de maisons basses et d'arrière-cours, entre le linge qui sèche et la ferraille qui traîne. Et un réel intérêt à écouter ses habitants raconter l'histoire de cette Siam Hassan, alias Hannah Klivanov, cet amour qui a réussi à surmonter la barrière, et bien d'autres histoires encore.

Youssef se souvient de la difficulté à affronter les préjugés des deux camps. Sarah semble avoir pris la place de sa belle-mère, même si son propre mariage s'est brisé. Miriam bichonne un magnifique jardin, regagné sur un dépôt. Walid se demande pourquoi le gouvernement préfère les immigrés russes à eux, les travailleurs sans qui le pays ne tournerait plus. Le voisin Hassan, lui, raconte l'histoire d'un jeune Palestinien adopté

par une Juive et devenu soldat d'Israël... Peu à peu, l'effet cumulatif brosse un joli tableau impressionniste. Et Gitai de clore de la plus belle manière avec un envol de la caméra qui dévoile soudain tout un quartier menacé par l'avancée des grands ensembles, qui ont déjà triomphé au loin, à Tel-Aviv.

En ressortant du labyrinthe, Yaël a-t-elle vraiment de quoi pondre un article? Qu'importe. Car même s'il n'apparaît pas follement dense, le film, lui, se tient. Plus poétique que démonstratif, à la fois réaliste et utopique. En remportant son pari de mise en scène (à la 10e prise...), Amos Gitai confirme son regard singulier de cinéaste-architecte (le métier de son père et de ses études), qui bâtit patiemment une mémoire des lieux, dans l'espoir d'un avenir pacifié. Après ses trilogies documentaires *House* et *Wadi*, déjà consacrées à la cohabitation israélo-palestinienne, c'est comme s'il prenait ici à son compte l'affirmation d'«Ana Arabia (Moi, l'Arabe)».

★ ★ **Ana Arabia**, d'Amos Gitai (Israël-France, 2013), avec Yuval Scharf, Yussuf Abu-Warda, Sarah Adler, Assi Levy, Uri Gavriel, Norman Issa, Shady Srour. 1h21

**Norbert Creutz**

## 10 autres films en plan-séquence «unique»

- **La Corde** (Alfred Hitchcock, 1948): l'ancêtre, un fameux faux plan-séquence aux raccords de bobines soigneusement cachés.  
- **Timecode** (Mike Figgis, 2000) et **D-Dag** (Lars von Trier & co): en DV, quatre récits parallèles qui convergent, le premier en «split-screen», le second version Dogme.  
- **L'Arche russe** (Alexandre Sokourov, 2002): une visite du musée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg. Le chef-d'œuvre du genre.  
- **Valzer** (Salvatore Maira, 2007):

merveille oubliée, une critique du capitalisme dans un hôtel italien.

- **PVC-1** (Spiros Stathoulopoulos, 2007). Thriller colombo-grec.

- **Nokta** (Dervis Zaim, 2008): un drame de la mauvaise conscience qui applique la méthode Hitchcock.

- **La casa muda** (Gustavo Hernandez, 2010) et **Silent House** (Chris Kentis et Laura Lau). Film d'horreur uruguayen et son remake hollywoodien. Deux autres «faux»!

- **Somebody Marry Me** (J. Asher, 2013). Comédie romantique. **N. C.**